

- 112 -

Dès l'instant où j'ai tenu un livre de Claude Vigée dans les mains, il m'a semblé que l'existence de cet auteur s'inscrivait principalement sous le signe de l'exil et du transitif, de la séparation et du lien, notions elles-mêmes traversées par celles qui en découlent : l'identité, la mélancolie, le lyrisme, la vitalité, la mémoire, l'attachement à un terroir... Toutes ces notions demeurent en prise directe avec la dure réalité à êtreindre, menant l'être dans un combat sans cesse renouvelé où le vouloir-vivre et le vouloir-être conduisent les actes de l'homme menacé de disparition ou de destruction.

Pourquoi tant d'intérêt pour une personnalité et une œuvre qui continuent de s'affirmer au fil des années qui passent ? Je me l'explique par la découverte du destin des juifs durant la seconde guerre mondiale grâce au passage hebdomadaire du film *L'holocauste* en 1979. D'un point de vue plus littéraire, j'ai pris conscience de l'attraction croissante pour Claude Vigée en relisant la lettre que Gaston Bachelard lui écrit le 10 février 1958. A propos du journal de *L'été indien*, il dit de l'auteur qu'il est « là tout entier, philosophe et poète, homme sensible et homme de méditation »¹. Chaque fois que nous lisons Claude Vigée, et quel que soit le genre de l'ouvrage, nous sommes en effet saisis par le dynamisme de l'être et de la pensée portés par un souffle régénérateur. Cette « parole vivante », parole en acte, en voix, en présence, faite pour être lue, entendue, partagée et léguée, participe de la vitalité remarquable de cet être que nous percevons tant en lisant son œuvre qu'en le côtoyant *de visu*. Claude Vigée est un être absolument présent à lui-même et à l'autre. Il s'est engagé dans ce qu'il convient d'appeler une vie en œuvre pour une Œuvre-Vie. Nous assistons à la formation du destin d'un être pensant son existence à travers l'écriture et ses multiples formes aboutissant au judan dont le dynamisme renouvelle le champ créatif occidental. Claude Vigée suit le mouvement du vivant/écrivain, écrivain/vivant, afin d'édifier une vie aussi bien personnelle que porteuse d'une vérité universelle sur l'humanité.

Les exigences éditoriales ne nous ont pas permis de développer toutes les facettes imaginées de notre thématique. Ainsi nous contenterons-nous d'esquisser la notion du transitif dans sa mise en relation avec l'identité ouverte, noyau central de l'œuvre-vie. Nous espérons avoir pu tracer les lignes de force que l'auteur, lu et rencontré, a définitivement gravées en nous avec sa voix fraternelle dans une sorte de reconnaissance d'un autre âge, et dans l'âme d'une juive de cœur si nous pouvons nous exprimer ainsi.

¹ Claude Vigée, *La double voix*. Paris : Parole et Silence, 2010, p. 161.

Un trauma en réveille un autre
Les germes de l'œuvre

Une guerre réveille tous les traumatismes du passé tant personnels que collectifs. Elle provoque une scission entre la vie d'avant et celle d'après. Elle sépare et renvoie à tous les exils inscrits dans l'intime de l'auteur. *La Lutte avec l'Ange*² que l'on peut considérer comme un pilier de l'œuvre de Claude Vigée avec le poème intitulé *Le chant de ma vingtième année*³ donne le ton de la création et oriente la destinée de l'être tout en étant prémonitoire. Dans *La lune d'hiver*, l'auteur ne parle-t-il pas à propos de *La Lutte avec l'Ange* « d'un noyau d'idées-mères du poème »⁴ ? Il est en effet question de l'enfance volée pour celui qui se retrouve « le cœur affaibli d'inutiles regrets »⁵. L'exil du pays natal est déjà vécu dans les entrailles du présent :

Mon enfance a connu le monde avec les yeux du songe :
je ne vous verrai plus, jardins, demeures familières,
la guerre nous sépare et m'accable d'angoisse.
[...]
Ses pas toujours errants ne connaissent plus de patrie [...]

Du jour au lendemain, Claude Vigée rejoint le destin de ses ancêtres, celui du juif errant. Il se reconnaît seul en lui-même « dans le cruel isolement »⁷ tout en percevant un destin commun avec d'autres êtres, « humiliés de la terre », mais pour lesquels un jour « fleurira [...] un matin ». Il glisse aisément du « je » au « nous » caractérisant la transitivité de sa poétique et de sa pensée humaniste. L'auteur n'existe pas sans l'autre, que ce soit l'aimée, le peuple, ses amis de plume ou de vie. Sa joie de vivre en dépend. Dès l'âge de vingt ans, au plus sombre de sa vie, il pressent que, dans l'exil, une « patrie » se « dévoilera » aux « exilés »⁸. C'est pourquoi « l'espoir »⁹ et « la paix »¹⁰ demeurent toujours vivants dans l'être de Vigée s'opposant à la violence du vécu en temps de guerre. Un « royaume » dont on lui « a volé les clefs [...] se dérobe sous ses pieds » et le « vide » gagne du terrain. Des « visages rayonnants d'invincible jeunesse/vont prolonger dans [sa] mémoire un tourment éternel »¹¹. « L'appel de milliers d'êtres/qui souffrent de la solitude »¹² et « l'effroi d'un lendemain sinistre »¹³ harassent le jeune Vigée. Mais la « tendresse du monde »¹⁴,

-
- 2 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008.
 - 3 *Ibid.*, p. 73.
 - 4 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 162.
 - 5 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 73.
 - 6 *Ibid.*, p. 75.
 - 7 *Ibid.*, p. 76.
 - 8 *Ibid.*, p. 73.
 - 9 *Ibid.*, p. 76.
 - 10 *Ibid.*, p. 73.
 - 11 *Ibid.*, p. 74.
 - 12 *Ibid.*, p. 14.
 - 13 *Ibid.*, p. 15.
 - 14 *Ibid.*, p. 73.

« l'amour »¹⁵ et « l'espoir »¹⁶ le sauvent de toutes turpitudes. « Tant que dure dans [sa] chair le bruissement du sang »¹⁷, le combat d'un humilié contre la barbarie nazie et la lutte issue de l'instinct de vie demeurent possibles. Au moment où « tout parle le néant lorsque la foi s'est envolée »¹⁸, une figure mythique représentative du combat juif renaît face aux « démons avaricieux »¹⁹. Claude Vigée vient effectivement se reconnaître en la figure de Jacob qui apparaît immédiatement après l'écriture du *Chant de ma vingtième année* dans le poème « Bûcher de ténèbres »²⁰. Le mal incarné par l'Ange démoniaque a pris figure réelle avec le nazisme.

Contre la force destructrice, une autre vient s'affirmer, celle que Vigée trouve entre ses mains. Ce chant qu'est l'écriture poétique, sortie de soi fulgurante, parole musicale, rythmée, en mouvement ascendant, est un élan qui appelle la vie contre la mort. Le poème alterne entre espoir et mélancolie, processus vital et menace de néantisation, patrie et exil. Ce double versant est celui que chacun partage dans son existence. Se retournant sur sa création de jeunesse et avec l'esprit aiguisé du critique littéraire, Claude Vigée note à propos de *La Lutte avec l'Ange* ces réflexions : « Le double thème de l'exil et de la lutte contre une destinée accablante domine le livre [...] j'ai connu la guerre, la persécution, les errances de l'exil, la révélation de l'amour, et les affres d'Icare enchaîné mort-vivant dans les profondeurs de la mer. [...] A mon sens il n'existe pas de mythe poétique, il n'y a que les expériences décisives et d'intensité : ainsi, l'expérience traumatique du peuple juif entre 1939 et 1945. [...] Le recours aux figures constituait alors pour moi le moyen d'éclairer la donnée personnelle en l'identifiant avec le destin d'autrui. »²¹ Claude Vigée écrit pour la connaissance profonde de l'être humain, partant du singulier pour rejoindre le collectif. Les mythes sont un moyen universel de re-connaissance.

*Chemin de l'exil*²²

L'auteur s'est engagé dans la création il y a fort longtemps, car écrire est venu se confondre avec respirer. Il rejoint alors son ami Henri Meschonnic lui écrivant : « Oui, la poésie c'est respirer ! » Dès l'âge de quinze ans, il tente la publication de son premier poème dans *Les dernières nouvelles de Strasbourg*. Puis il écrit son recueil *Perce-neige* entre 1936 et 1940 avec pour décor et atmosphère son Alsace natale. Un poème évoque déjà l'exil. Claude Vigée l'intitule *Premier exil* et l'écrit à Strasbourg après avoir quitté Bischwiller en septembre 1937 pour une nouvelle vie. Vigée y met en mots toute sa « douleur » d'avoir été séparé de son passé, laissant derrière lui la maison natale. Le dernier vers est prémonitoire : « Me faudra-t-il encor partir ? ». Cette même douleur est retranscrite cinquante ans plus tard entre 1991 et 1994 à Jérusalem au cours de l'écriture du tome 2 d'*Un panier de boublon* : « J'étais atterré à l'idée de perdre

15 *Ibid.* p. 74.

16 *Ibid.*, p. 73.

17 *Ibid.*, p. 74.

18 *Ibid.*, p. 73.

19 *Ibid.*, p. 74.

20 *Ibid.*, p. 77.

21 *Ibid.*, p. 331-332.

22 Lya Tourn, *Chemin de l'exil, vers une identité ouverte*. Paris : Campagne Première, 2003.

d'un seul coup, ce qui, jusqu'à présent, avait tout ensemble été la joie et la tristesse de ma vie. »²³ L'écriture commence à travailler le jeune Vigée en même temps que le sentiment de l'exil : « Aujourd'hui j'ai 16 ans et 9 mois. Demain viendra pour moi le temps de savourer à mon tour, parmi les inconnus, la bière amère et noire de l'exil. »²⁴ Quitter Bischwiller pour un autre lieu, c'est presque gagner la vie « étrangère ». ²⁵ Prémonitoires encore sont les réflexions qu'il se faisait à l'époque : « Ailleurs ou nulle part, me guette le hasard d'une existence en morceaux, dont je ferai peut-être mon destin. »²⁶ Partir est vécu comme un déchirement qui se répétera durant toute l'existence de l'auteur, excepté en Judée en 1960 avec la famille qu'il s'est constituée comme un solide rempart.

La poésie, tout particulièrement, est une langue qui s'arc-boute contre la mort : c'est une langue en lutte qui s'affronte à la haine. C'est « une conscience en action », « une action de l'âme incarnée », nous livre Claude Vigée dans *La double voix*²⁷. Elle participe au processus de « résilience », qui, selon Cyrulnik, permet de ne jamais se résigner face aux épreuves les plus tragiques. C'est une force issue de la catastrophe offrant la capacité à surmonter tout le traumatisme engendré par l'inadmissible. L'écriture est cette force pour Claude Vigée. C'est sans doute la raison pour laquelle son verbe est si vigoureux. Quel que soit le genre, son écriture est avant tout parole transitionnelle permettant de se construire, de s'approprier soi-même en tant qu'être humain et d'élaborer une auto-guérison offerte à autrui... Finalement, la guerre n'est pour lui qu'un événement centralisateur, déclencheur du jet d'encre et des orientations définitives de son éthique et son imaginaire. On comprendra aisément que son écriture ait partie liée avec l'identité et l'identité, avec l'exil. Si Claude Vigée n'avait ressenti l'exil dans son âme et son corps depuis sa plus tendre enfance, jamais sans doute il n'aurait éprouvé le besoin de s'exprimer avec autant de détermination et de puissance dans son existence et son verbe. Evidemment, le sentiment d'être un exilé s'affirme pendant la guerre en son expression plénière, car il apparaît en toute conscience lorsque Vigée se découvre véritablement juif, indésirable et persécuté par celui qui incarne le nazisme et le despotisme, « degré zéro du pouvoir »²⁸. La persécution se poursuit au-delà de la guerre. Le poème qui clôt le deuxième tome d'*Un panier de boublon*, inspiré de la destruction des sépultures juives à Herrlisheim en août 1992, non loin de Bischwiller, trouve toujours ses échos aujourd'hui : « L'ombre portée des morts anciens/s'allonge loin/dans l'avenir ». ²⁹ Pour « les fils des meurtriers, casseurs de sépultures », jamais donc les juifs ne seront assez morts.

Le statut des Juifs, promulgué par Pétain le 3 octobre 1940, lu à la une de Paris-Soir le 19 octobre 1940, est une bombe qui éclate dans l'être du jeune homme. A cet instant, Claude Vigée est saisi, pétrifié. Son être explose. Ses réactions physiologiques sont caractéristiques de l'être traumatisé. Il a « le souffle coupé de rage et d'indignation impuissantes »³⁰. Debout, dans la rue, il est anéanti, sidéré, enterré vivant : « [...] je m'arrêtais, cloué de stupeur et d'émotion, sur le pavé de la place Dupuy. [...] Il me semblait que j'avais été frappé d'un coup en plein cœur. » ³¹

- 115 -

23 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, II. *L'arrachement*. Paris : Jean-Claude Lattès, 1995, p. 394.

24 *Ibid.*, p. 395.

25 *Ibid.*, p. 396.

26 *Ibid.*, p. 396.

27 Claude Vigée, *La double voix*, *op.cit.*, pp. 93 et 99.

28 Jean-Louis Tristani, *Le stade du respir*. Paris : Les éditions de Minuit, 1978, p. 67.

29 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, II, *op.cit.*, p. 399.

30 Claude Vigée, Sylvie Parizet, *Les portes éclairées de la nuit*. Paris : Cerf, 2006, p. 30.

31 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op.cit.*, p. 113.

Claude Vigée est désormais juif et sans identité. Il a subi comme une castration : cet instant-là « a achevé de diviser ma vie en deux temps irréconciliables : celui de la confiance, celui du doute et de l'abandon ». D'autres l'ont réduit au néant,³² à l'état d'« exilé », contraint et forcé de séjourner à l'étranger sans jamais y être chez soi. « J'étais livré à moi-même, nu et pauvre, n'escomptant d'autrui que haine et fureur, ou, au mieux, de l'indifférence. J'étais mûr pour l'Amérique, je faisais l'apprentissage de la solitude et de la perte. »³³

Le terme « exilé », issu de son origine étymologique, prend ici tout son sens. Composé de « ex » et « sul », il signifie « envoyé dehors ». Du latin « exilium » (Gaffiot) dont la racine est « exul », c'est-à-dire « banni, proscrit », l'exil devient synonyme d'un « bannissement », d'un renvoi », d'une « expulsion ». L'ancien français, en croisant les deux mots latins « exilium » (exil) et « excidium » (destruction), apporte un nouveau sens, celui de « tourment »³⁴. Un être exilé est un être séparé, souffrant, rendu à une solitude sans nom, hors de son sol. Claude Vigée assimile l'exil à une mort lorsqu'il écrit dans son *Journal de l'été indien* : « Celui qui connaît l'exil ne craint plus tant la mort. »³⁵ L'origine étymologique dit à elle seule tout le vécu de l'auteur. C'est justement la négation de l'identité qui devient révélation d'identité et origine de tous les combats passés et à venir. Face à un Hitler qui aurait dit à Rauschning : « La conscience morale est une invention des juifs.... Je veux rendre impossible la mise en œuvre des dix commandements »³⁶, Vigée ne cessera de devenir éclaireur des consciences par le détour de l'exégèse et de la création littéraire, prenant pour base l'Histoire, la mythologie, les mythes bibliques et l'épreuve de l'existence personnelle. Condamné à l'exil, il rejoint son peuple dont il commence à découvrir véritablement le destin à Toulouse par l'intermédiaire de Paul Roitman³⁷ juste avant de devoir quitter la France pour un lieu non désiré, et qui l'éloignera pour toujours de l'Alsace regrettée.

L'arrachement

Etre exilé, c'est vivre « un déracinement » qui porte « atteinte à la subjectivité »³⁸. Avec cette définition et ses implications, nous sommes de plain-pied dans un traumatisme subi. La promulgation du statut juif en est le déclencheur, suivi du massacre des quarante-trois membres de sa famille assassinés dans les camps d'extermination, fait rappelé par Claude Vigée avec la dédicace de *La lune d'hiver*. Où est le sens de la vie après cet événement radical

32 « Nous, juifs français, étions [...] réduits à l'état de sous-hommes, d'animaux réservés à l'abattage aux mains des meurtriers auxquels on nous vendait bon marché, afin de les apaiser et de détourner sur nous leur fureur destructrice, méthodique et sélective. » *Ibid.* p. 113.

33 *Ibid.* p.119.

34 Lya Tourn, *op.cit.*, p. 5.

35 Claude Vigée, *Journal de l'été indien*. Paris : Parole et Silence, 2000, p. 9.

36 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph, écriture et révélation*. Paris : Albin Michel, p. 139.

37 Claude Vigée *La lune d'hiver, op.cit.*, p. 64. De nombreux jeunes juifs se réfugient à Toulouse en 1940. C'est la même année que Claude Vigée rencontre Paul Roitman en se rendant à la synagogue de la rue Palaprat. « Je lui expliquai que j'étais juif assimilé issu d'une famille israélite établie en France depuis de nombreuses générations. Il m'emmena à la synagogue, m'apprit qu'il était comme moi carabin de première année, et m'expliqua que le judaïsme n'était pas mort. C'est lui qui m'introduisit un peu plus tard auprès de David Knout et de son cercle. » Une résistance juive s'est organisée.

38 *Ibid.*, p. 5

et sans retour ? Vigée survit à un traumatisme dans le sens où le trauma est un choc émotionnel, une blessure psychique entraînée par un événement psychologique violent, soudain et bref, qui sidère. Ce traumatisme a pu être suivi par le syndrome du survivant. Si Vigée n'a pas vécu « le réel » des camps parce qu'il a eu la possibilité de s'exiler, il a cependant vécu la brusque séparation d'avec les siens. Que l'abandon par l'exil ait été vécu dans la culpabilité d'être parti pour survivre, alors que les autres n'ont pas eu cette opportunité, n'est pas non plus exclu. Le terme « survivant » apparaît d'ailleurs dans *La lune d'hiver*³⁹. Claude Vigée considère son départ comme une « partance pour l'exil, dans l'espoir d'une errance entre nulle part et nulle part ». C'est dire que le mot « espoir » devient dans cette expression totalement inapproprié. Il considère que la jeunesse des jeunes juifs est « brisée ». « Rescapé, [il] di[t] le destin d'une génération vouée tout entière au désastre. » Cette effraction dans le psychisme sans défense face à la violence qui ne permet pas la réaction est un processus qui ne cessera de rythmer son existence. Il n'y a pas d'âge pour vivre un traumatisme. Pourtant, réaction, il y eut. Le jeune Vigée n'envoie-t-il pas une lettre au Maréchal Pétain le 5 juillet 1941 suite à la publication du statut juif ?⁴⁰ (On lira avec intérêt les pages que Claude Vigée consacre aux rebondissements vécus en tant que jeune résistant à Toulouse dans l'Action Juive.⁴¹) Acte totalement suicidaire ! Oui ! Puisqu'il se retrouve fiché et désigné pour participer à un prochain convoi organisé par le gouvernement vichyste en direction des camps de la mort. C'est dans l'urgence qu'il est appelé à quitter immédiatement la France, prévenu à la fin du mois de septembre 1942 par un ancien camarade de lycée, François-Charles Bauer (François Chalet). Pétainiste, ce dernier « avait repéré [son] nom sur la liste noire »⁴². Il ne demeure pas moins pour Vigée son sauveur. L'acte de rébellion et les actions dans la résistance juive toulousaine sont frappés eux aussi d'inanité par la « violence d'état et ses mécanismes totalitaires »⁴³. Les traumatismes projettent la personne dans un non-sens et une situation extrême. Le bateau le Serpa Pinto menant Vigée en Amérique à la fin de l'année 1942 est la matérialité même du transit, d'un avenir incertain et sans sécurité. Interdit de retour, Vigée est privé d'un principe qui deviendra pour lui essentiel tout au long de sa vie : la Liberté. Le bateau est un cercueil survivant qui renferme en lui tous les souvenirs et permet le passage d'un état à un autre, d'une vie à une autre. Mais c'est aussi « la baleine » où Vigée-Jonas retrouve une communauté, « baleine »⁴⁴ de laquelle il sortira modifié. Ce bateau est un pont entre ici et là-bas. « L'exil est toujours à penser d'un double point de vue : ici/là-bas, avant/après, parti/resté... »⁴⁵ Ceux qui restent sont les déjà morts ou les futurs morts des camps. A quinze ans, Vigée est aussi exilé du père avec lequel il est brouillé depuis la séparation de ses parents en 1936. Le père est « objet perdu » tout comme l'Alsace où il a vécu ses vingt premières années d'existence. Cette Alsace devient un « lieu-sans-moi »⁴⁶. Lya Tourn écrit très justement : « L'exil et la violence qui est à son origine comportent la séparation d'avec la *terre natale* mais aussi la perte d'une *patrie*. [...] Cette 'catastrophe' pousse très loin les exclusions identitaires et entraîne par là le sujet dans un questionnement

- 117 -

39 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op.cit.*, p. 147.

40 *Ibid.*, p. 114.

41 *Ibid.*, pp. 114-120.

42 *Ibid.*, p. 116.

43 *Ibid.*, p. 8.

44 Lydie Laroque, « Jonas dans l'œuvre de Claude Vigée : une figure ambivalente », « La où chante la lumière obscure... » *Hommage à Claude Vigée*, sous la direction de Sylvie Parizet. Paris : Cerf, 2011, pp. 119-133, p. 126.

45 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op.cit.*, p. 16.

46 *Ibid.*, p. 8.

profond de ses appartenances. »⁴⁷ Si nous appliquons ce principe à Claude Vigée, nous constatons que ses souvenirs sont la mémoire de ses ancêtres. Les quelques photographies et écrits emmenés en Amérique sont une matérialité de ces souvenirs autrement dit des reliques, afin de maintenir le lien avec le pays et demeurer un peu moins étranger à soi-même dans cet ailleurs inconnu et menaçant. L'être de Claude Vigée est une ombre restée dans un coin de la France. Les souvenirs assoupissent quelque peu la douleur de la séparation tout en la rappelant. « L'album de photographies » est le sanctuaire de l'exil. Dans les poèmes de la période américaine, cet album est célébré. *La maison des vivants* évoque le tempo de la lutte pour vivre : « Contre l'oubli, / J'ai dressé mon château de cartes et de photographies ; / Contre l'absence, / J'ai lancé vers le ciel le rire en flèche d'une autre enfance. »⁴⁸

Dans la situation transitoire vécue en Amérique, l'espace et le temps de l'exilé sont compromis. Ils sont soudain transformés en un nulle part et un hors temps. L'Alsace est un paradis perdu lorsque Vigée pose sa valise sur la terre étrangère présentée comme l'incarnation d'un vide immense, le lieu de la mélancolie, de l'ennui, de l'atonie. Atmosphère et état psychologique sont décrits en particulier dans *La lune d'hiver* qui nous servira de référence principale. La tonalité dépressive gagne toutes les sphères spatio-temporelle, ontologique, relationnelle, socioculturelle. Vigée se retrouve dans l'état psychologique du dévasté. L'Amérique est un pays où règne le froid, l'obscurité, le désert. On y vit dans un mouvement d'effondrement et un climat nostalgique de non-retour. Psychiquement, l'auteur rejoint en quelque sorte la pénible condition de l'enfant unique qu'il décrit dans *Un panier de boublon* : « solitude, étouffement sous le poids du manque d'autrui, dans l'ennui du temps précocement vidé de temps. »⁴⁹ L'Amérique ressemble à un éternel dimanche de province frappé de « ses longues heures ennuyeuses »⁵⁰. « On s'ennuie en ces parages de façon épouvantable ! »⁵¹ Les années d'exil s'inscrivent sous le signe de l'astre lunaire et de la stérilité. La lune, associée à l'hiver dans le titre que Claude Vigée donne aux années sombres de la guerre et de son exil, exprime un enlèvement, une disparition, une absence au monde et à soi-même, un éparpillement de sa personnalité qui n'est pas sans rappeler ce dont il souffrait pendant son enfance. En effet, « un sentiment de désorientation permanente, face à un monde qui s'effrite »⁵² prend corps dans le *no man's land*. Ce monde est en « cendres »⁵³. Il partagera son désarroi avec Evy, son âme sœur devenue sa femme en 1947, en l'intégrant dans le « nous » : « Nous souffrons d'une absence d'horizon, dans le sens le plus humble, le plus ordinaire. » Certains des titres des poèmes du recueil *La corne du grand pardon*⁵⁴ écrit entre 1951 et 1954 sont sans appel : « Chanson d'exil »⁵⁵, « Terre sans homme »⁵⁶, « Royaume de cendres »⁵⁷,

47 Lya Tournier, *op. cit.*, p. 158.

48 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 863.

49 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op. cit.*, p. 304.

50 *Ibid.*, p. 155.

51 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 236.

52 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op. cit.*, p. 122.

53 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 148.

54 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, pp. 159-284.

55 *Ibid.*, p. 169.

56 *Ibid.*, p. 170.

57 *Ibid.*, p. 173.

« Mal du pays »⁵⁸, « Sous une étoile morte »⁵⁹. Ils font écho à la vie sinistre menée en Amérique. Le poème est le lieu de l'expression plénière de tout le mal-être crié à la bouche de la page : « Nous ne supportons plus l'attente interminable » (« Terre sans hommes »), « Nous crions suffoqués/par un bâillon d'étoiles » (« Chanson d'exil »), « Je pense à toi ce soir, mon doux pays d'Alsace/[...] Je te crie aujourd'hui à voix haute ma peine :/[...] Au cœur d'un tourbillon nous sommes engloutis [...] » (« Mal du pays »), « Nous ruons, dans l'espace éternel de l'exil,/Vers un monde où la cécité tient lieu de nuit » (« Royaume de cendres »), « Que ferons-nous, demain, dans ce monde ruiné ?/[...] La terre est une étoile morte,/ [...] Elle est morte de trop d'absence. Par trop d'hivers, dans trop d'exils. (« Sous une étoile morte »).

L'absence est vécue dans tout le corps de l'être. Ici, aucun avenir n'est imaginable. Tout semble s'effondrer parce que l'être même est en déperdition. Les notations physiologiques autour de sensations tactiles et visuelles anéantissantes, les formes négatives des expressions verbales, le vocabulaire dénonçant un enlèvement, rendent compte d'un espace mortuaire dans une phrase qui s'étend à l'infini pour mieux se perdre dans le désastre. « L'entrée du paradis demeure étranglé, la porte interdite, la voie condamnée sans retour. »⁶⁰ La mort parle à voix haute : « Maintenant, saisies par le froid, s'étendent dans la nuit nos années en jachère. Vaste crâne gelé, la lune d'hiver brille très haut, dans l'œil du puits d'espace, sur les monuments d'instant rompus de la défunte vie. »⁶¹ L'être est paralysé dans cette hostilité contaminante : « Nuages fracturés ! Que de mondes enfouis dans une seule mémoire d'homme : moi, en fin de compte, c'est tout cela, et ce n'est déjà plus personne ! »⁶².

Comme le bélier d'Abraham, Claude Vigée se retrouve sacrifié, « pris dans le buisson, ankylosé, muet, occulte, condamné à la stase »⁶³. Face au rejet des juifs sur la terre d'asile, on ne peut vivre que dans « l'hiver », « la boue », « la neige » et « le désœuvrement radical » : « subir, laisser passer, tête baissée, éternellement, sans salut ».⁶⁴ L'espace américain est trop vaste pour assurer l'intégrité de l'être vigéen : « Ma vie est limitée par tant d'immensité, enserrée par un excès d'espace qui rend visiblement vaines nos recherches d'unité [...] ».⁶⁵

A l'université, un autre non-sens est ressenti. L'intelligence y est terne, dépourvue d'esprit, flasque, sans aucune substance. Elle n'est que de surface ; tout ce que déteste Claude Vigée. Il l'exprime fort bien avec humour : « On peut se consoler dans les cocktail-parties des professeurs de littérature anglaise où l'on discute ferme, entre les verres de whisky à la glace, des dernières promotions et des méthodes de correction mécanique des examens de passage de première année. »⁶⁶ Les cours qu'il donne ont peu de sens : « Etre là : tentation de végéter dans la pure absence, à laquelle tout conspire autour de moi, le manque d'amis proches, les distances à parcourir pour accéder n'importe où, et jusqu'à mon métier qui me force à m'épuiser en discours factices, à débiter sur commande une

58 *Ibid.*, p 175.

59 *Ibid.*, p. 184.

60 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op.cit.*, p. 148.

61 *Ibid.*, p. 147.

62 *Ibid.*, p. 148.

63 *Ibid.*, p. 151.

64 *Ibid.*, p. 149.

65 *Ibid.*, p. 214.

66 *Ibid.*, p. 151.

pensée fatalement irréaliste. »⁶⁷ Ainsi que cette citation le suggère, l'*American way of life* ne favorise en rien les relations amicales. Chacun n'est qu'un « voisin » pour l'autre. Ici, nul frère. « C'est un monde sans prochains : il n'y a que des distants, et des robots gagne-sous. »⁶⁸ Etranger dans un pays, l'esprit plus clairvoyant que celui d'un autochtone, Claude Vigée livre ainsi sa critique négative : « Le culte de l'enfance et de la jeunesse aux Etats-Unis exprime la terreur de la vie, l'anticipation d'une existence qui serait comme la mort. »⁶⁹ (Ce constat lugubre ne rappelle-t-il pas le mode de vie adopté par la majorité une soixantaine d'années plus tard sur le continent européen ?) S'il ne demeure pas vigilant et n'est pas capable de dresser un écran entre lui et l'au-dehors, l'être humain subit la perte totale de sens dans la marchandisation de la vie humaine. Claude Vigée pourrait faire siennes ces paroles : « Je fais ce qu'on veut, mais ce n'est pas 'moi' – 'moi' est ailleurs, 'moi' n'appartient à personne, 'moi' n'appartient pas à 'moi', un moi existe-il ? »⁷⁰ Le risque que l'être encourt dans l'exil est celui de devenir un Jonas ou un Icare, perdu dans l'infra de l'être, désuni de soi-même et sans avenir. « Ce qui torture, chez un homme déraciné, c'est l'essor vers l'avenir vivant tenté à partir d'un présent infécond. Comment puiser l'énergie en vue du futur, [...], dans un maintenant qui est déjà comme mort ? »⁷¹.

Ennui en Amérique

A travers l'analyse de la description du vécu américain, l'on comprend que l'Amérique a projeté Claude Vigée dans la perte d'un idéal, la perte des choix de vie qu'il s'était fixés, doublée d'une atteinte identitaire. Il fut contraint d'abandonner ses études de médecine, car il fut refusé par la cinquantaine de facultés auxquelles il s'était adressé.⁷² Les juifs sont des indésirables au même titre que les Noirs. Vigée est devenu exilé de son avenir professionnel. Le peuple américain ne se prive pas d'exprimer aux juifs son dédain. L'expérience de l'auteur en quête d'un logement est parlant : « [...] You are Jewish, ain't you ? Sorry we sure don't take in no Jewish boys in *this* house. »⁷³ Le mot pestiféré est nommé : « juif ». L'étranger s'inscrit en négatif, écorché vif dans son identité reniée par autrui. La haine du juif et l'humiliation se sont expatriées outre-Atlantique. Où qu'il soit, Claude Vigée peut réécrire indéfiniment sa note de journal du 11 avril 1941 : « A l'heure actuelle, tout me sépare de ceux qui haïssent mon sang. Et cela est bien, ainsi. Mais quelle cruauté dans cette mise au ban, que de souffrances muettes à vaincre ! »⁷⁴ Dans son exil américain, il devient « étranger à lui-même » tant du point de vue géographique qu'ontologique pour reprendre une expression de Julia Kristeva.⁷⁵ Il se vit séparé, laissant une partie de soi dans son pays d'origine. Déraciné, comme

67 *Ibid.*, pp. 214-215.

68 *Ibid.*, p. 236.

69 *Ibid.*, p. 283.

70 *Ibid.*, p. 19.

71 *Ibid.*, p. 230.

72 « J'ai appris à considérer comme un rite le refus d'admission à dix-huit écoles de médecine, auxquelles j'avais adressé l'an dernier ma demande d'inscription. » Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 178.

73 *Ibid.*, p. 149.

74 *Ibid.* p. 117.

75 Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard, Folio/essais, 1988.

un arbre, il dépérit. Il est devenu homme de nulle part – ni d'ici, ni de là-bas. Il est devenu « personne » dans le non lieu de l'Amérique, autrement dit sans identité.

Face à la perte de ses idéaux, Claude Vigée se trouva engagé dans le processus du travail de l'endeuillé. « Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction vécue à sa place, comme la patrie, la liberté, un idéal, etc. »⁷⁶ Il est touché par toutes ces pertes. Il est également séparé de sa langue et de la pensée qu'elle implique. Cependant, il a dû intégrer en lui l'altérité en apprenant la nouvelle langue sans saveur. Il s'est « altérisé ». Il se retrouve dans une situation de dédoublement, ombre de lui-même. Il est « l'autre resté là-bas, mort et vivant à la fois » et « celui d'ici, vivant mais pas tout à fait »⁷⁷. Il ne s'inscrit plus dans l'*idem*, c'est-à-dire dans une unification de soi permanente, mais dans l'*alius*, l'autre, étranger à soi-même, étranger aux Américains, étranger à sa famille lors de ses brefs retours en France « [vampirisant ses] morts »⁷⁸ et différent de ce qu'il était. Il se pose la question : Qui suis-je ? A la fin de la seconde guerre mondiale, il note dans son journal : « [...] voici la fin de la guerre en Europe. Je ne sais que dire. C'est à peine une joie tant elle reste mêlée de deuil. En moi règne la perte ; je suis hanté à jamais par je ne sais quoi d'amer et de mélancolique. Cette guerre m'a fait changer de pays, de langue, de coutume, de pensée. »⁷⁹ Dans les années quarante, l'Amérique est déjà entrée dans l'ère de la marchandisation des êtres humains. A la question « How much are you worth ? », l'auteur ne peut que penser son inaptitude à s'insérer dans ce monde réifié, et répondre : « Pas grand-chose en vérité, donc inutile et coupable. »⁸⁰

L'exil pour remonter vers ses sources : une prise de conscience du cumul des exils... et de la violence impliquée

Le bouleversement provoqué par la guerre et l'exil a mené Claude Vigée à un questionnement sur ses origines qui n'a jamais cessé tout au fil de son œuvre, prenant corps avec les deux tomes du *Panier de boublon*. Leur écriture fut essentielle, glissant de l'histoire personnelle et familiale, des années les plus lointaines à la veille de la publication des deux ouvrages, à l'Histoire collective juive. Elle a procédé d'un très long travail de prise de notes au cours des dix-huit années d'exil. Bien que de famille assimilée, Claude Vigée s'est lancé dans l'approfondissement de son destin juif avec la lecture de la Bible commencée très tôt au moment de sa *bar mitzva*, puis poursuivie avec assiduité pendant la seconde guerre mondiale grâce à son incorporation dans le groupe de Roitman. Cette ferveur n'aura de cesse de s'affirmer en Amérique et surtout en Israël avec l'apprentissage de l'hébreu et la lecture des Textes dans la langue originelle. Son étude le mène à ce constat catégorique : « Toute vie, toute poésie, ne sont que remontée vers l'origine inexistante », et à propos de la patrie perdue : « Jamais je n'ai quitté ma patrie, jamais je n'y parviendrai. »⁸¹ Entre 1954 et 1957, il prit conscience que même la France est devenue suspecte en tant que port d'attache. Il parle à ce propos de son « manque d'attaches contemporaines en France »⁸² et d'un « devenir happé par l'exil ». Lorsqu'il revient en Alsace pendant les congés, il est perçu comme un touriste par les quelques membres de

76 Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*, in *Métopsychoanalyse*. Paris : Gallimard Folio, 1991, p. 146.

77 Lya Tourn, *op. cit.*, p. 98.

78 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 222.

79 *Ibid.*, p. 160.

80 *Ibid.*, p. 224.

81 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, I. *La verte enfance du monde*. Paris : Lattès, 1994, p. 26.

82 Claude Vigée, *Journal de l'été indien*, *op.cit.*, p. 28.

sa famille qu'il lui reste. Il semble être au point mort de la vie : « Souvent le passé m'apparaît vraiment comme futur. »⁸³ L'exil est donc permanent pour le fils de Moïse. Le départ pour l'Amérique a déchiré ce qu'il pouvait encore avoir de plus précieux en lui. Nous pouvons en effet lire sous sa plume : « Il y a si longtemps que l'exil, en moi, a enseveli les êtres les plus proches dans l'au-delà du passé, dans l'outre-océan de l'enfance. »⁸⁴ Par sa descendance juive dont il a pris conscience, il sait qu'un autre exil heureux est imaginable.

Le combat de Jacob contre la mort commence en réalité très tôt. En lui donnant le prénom de Claude, ses parents lui lèguent inconsciemment l'héritage de Jacob, sortant boiteux de son affrontement avec le démoniaque. La superposition est toute faite pour le jeune Vigée qui fait sien cet épisode biblique en s'assimilant à la figure biblique. D'autre part, sa mère lui appose en deuxième prénom celui de son frère mort, deux ans avant sa naissance. Claude-André endossera-t-il par procuration et indéfiniment le deuil porté par sa propre mère ? Lisant la phrase prononcée par sa mère sur son lit de mort en juin 1979, nous avons envie de répondre par l'affirmative : « André, c'est donc toi ? »⁸⁵, dit-elle. Dans cette situation, il n'est plus question de deuil mais bien de mélancolie.

Claude Vigée est aussi l'enfant d'un couple marié non par amour mais par arrangement, et sans cesse en conflit. Dans *Un panier de boublon*, il est question à propos de ses parents de « mépris hargneux qu'ils se portaient mutuellement »⁸⁶. Ce conflit permanent instaure un climat invivable pour l'enfant se retrouvant dans un entre-deux et un état d'angoisse quasi permanent. Ce terme « angoisse » revient souvent sous la plume de l'auteur tout comme celui de « mal-être », engendrés par la « dépression continue »⁸⁷ de la mère. A propos de la maison familiale et de sa mère, on peut lire : « Elle a voulu m'y enterrer avec elle, en m'imposant une symbiose funèbre contre laquelle je ne cesserai de me rebeller, [...] pour survivre et m'amuser malgré tout, dans le soleil. »⁸⁸ La mère a « projeté sur son fils une aura funèbre contre laquelle [il] aurai[t] toujours à lutter pour assurer [sa] propre intégrité, [sa] liberté future, [sa] survie mentale elle-même ».⁸⁹ Il n'en demeurera pas moins un être bifocal, portant en lui la double face du couple, ombre et lumière. Toute sa vie il demeurera entre la mélancolie de la mère déçue et la joie du père décrit comme un « boute-en-train », libre, léger, mais inapte aux responsabilités familiales. Après une brouille de près de quatorze années, lorsque Claude Vigée vient frapper à la porte de la maison de son père en juin 1950 à l'occasion de son premier retour en France, voici les premières paroles qu'il adresse à son fils : « Mon cher ami ... »⁹⁰. L'auteur fut donc aussi en exil de père.

Il convient de rattacher la notion d'exil à celle de la violence. Lorsque l'auteur intègre l'école, il se retrouve confronté à ce qu'il déteste : « J'ai découvert la brutalité, la méchanceté gratuite, la violence endémique du monde dès mon entrée en classe de 10^e [...] ».⁹¹ Face à toute violence, dans les sphères privée et sociale, Claude Vigée se tient à

83 *Ibid.*, p. 19.

84 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op.cit.*, p. 322.

85 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op.cit.*, p. 162.

86 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 1, *op.cit.*, p. 220.

87 *Ibid.*, p. 224.

88 *Ibid.*, p. 213.

89 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op.cit.*, p. 162.

90 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 1, *op.cit.*, p. 235.

91 *Ibid.*, p. 122.

l'écart. La distance fonctionne comme un bouclier, un pare-excitation, afin de se protéger de l'anéantissement que la brutalité incorporée pourrait provoquer dans le psychisme de l'être. Bien que mental, ce mouvement est sensible jusque dans le corps qui se retire de la réalité présente subie.

Claude Vigée va vivre intrinsèquement une autre violence, celle de la nouvelle langue imposée lors de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture du français à l'école primaire. En Alsace, les enfants non scolarisés n'entendaient parler que le dialecte alsacien dans leur milieu familial. Or, du jour au lendemain, le français balaye le dialecte désormais interdit aux « humiliés de la langue ». C'est ce que nous pourrions appeler l'épisode de la langue coupée. « La déchirure psychique », le cataclysme vécu intimement, se renouvellera avec la mort du grand-père maternel, véritable bouée de sauvetage contre la mésentente des parents. Ce dernier assurait une liaison au pittoresque dynamisant de la vie et de la langue alsaciennes. Claude Vigée résistera à la douleur engendrée en continuant de parler avec son Evy le dialecte alsacien, cette langue-mère qu'on n'oublie pas et préserve un « moi-peau »⁹². L'on rejoint ici ce que Freud écrivait à Arnold Zweig le 21 février 1936 : « [...] votre langue, qui n'est pas un vêtement, mais votre propre peau [...] ».

Préserver sa liberté : être soi, à l'abri de toute violence...

Dans le milieu sans sécurité où la peur du « cataclysme » et de la séparation du couple parental sont inscrits à l'encre noire dans l'être du jeune Vigée, la crainte de l'asphyxie est prégnante. On comprend mieux alors combien la notion de « respir » prend tout son sens jusque dans l'écriture qui est un souffle vital. La recherche du « chant », de la « parole », du « temps pulsant » est le moteur de l'écriture à laquelle se rattache la notion de liberté. L'auteur refuse tout emprisonnement, qui lui rappelle sans doute beaucoup trop celui dans lequel sa mère tentait de le faire vivre. Lisant le *Panier de boublon*, nous découvrons un Claude Vigée rebelle à tout ce qui peut enfreindre sa liberté. « Le mal-être et l'angoisse dans lesquels me plongeait la dépression de ma mère entraînèrent très tôt chez moi une réaction salutaire de fuite. [...] d'où chez moi une peur primitive de manquer d'air, de voir tarir la parole, le chant, la musique, le temps pulsant, le mieux-être plantés en germe dans mon corps vivant – une véritable hantise de l'asphyxie sur le plan ontologique. »⁹³ L'enfant unique est un solitaire forcé. « J'étais la plupart du temps oublié, déçu, dans un coin quelconque de la maison »⁹⁴, écrit-il. Au sein même de la famille, il est en exil. La solitude est un « trait dominant » de son caractère.⁹⁵ Cependant, il ne semble pas trop souffrir de cette situation, car cette solitude lui permet de préserver son espace vital : « Très tôt, j'ai cédé à l'attrait des greniers, des caves, des réserves, des granges et des jardins où je passais des dimanches vides, seul mais pacifié dans mon coin. »⁹⁶ « Être seul équivaut à être. »⁹⁷ Claude Vigée a le temps pour lui et il lui est précieux. Seul, il n'est pas chahuté par les autres. D'ailleurs, il a quelques difficultés à supporter la société régie par des règles strictes et imposées. A l'école, par exemple, il lui faut respecter des horaires

92 Didier Anzieu, *Le moi-peau*. Paris : Dunod, 1985, p. 291.

93 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 1, *op. cit.*, pp. 224-225.

94 *Ibid.*, p. 226.

95 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op. cit.*, p. 42.

96 *Ibid.*, p. 52.

97 D.W. Winnicott, *Capacité d'être seul*, préface par Catherine Audibert. Paris : Payot, 2014, p. 15.

fixes. Cela « happait injustement mon temps personnel »⁹⁸, écrit-il. Il assimile l'apprentissage de l'écriture et de son acte physique à une prison. Il se retrouve dans « la prison des petits bâtons qui doivent être rigides, parallèles et égaux, comme les barreaux d'un cachot »⁹⁹. Lorsqu'à quatre ans, il intègre l'école maternelle, il a le « sentiment d'y perdre sa liberté »¹⁰⁰. Si l'auteur est si attaché à défendre et préserver son temps, c'est certainement parce qu'il a été confronté très tôt à la conscience de la fuite du temps et de l'irréversible incarné par la mort. Cette mort, il l'a apprivoisée de diverses manières. En Alsace par exemple, il jouait non loin des sépultures.¹⁰¹

Le sentiment d'être brimé en soi-même le poursuivra jusque dans sa vie sociale et professionnelle. L'université impose des obligations brimant la liberté à laquelle aspire le poète épris de libre pensée, d'affects et de nature. Devenu professeur en Amérique, il lui semble être enterré dans une « morne salle de cours »¹⁰². Tout lui est vécu comme une contrainte. Les horaires à respecter dépossèdent l'homme du temps, du réel et de sa relation « bienheureuse »¹⁰³ au monde. La société est une autre agression que Claude Vigée doit endurer. On comprend mieux sa joie de s'évader dans la nature en allant véritablement à sa rencontre, libre à bicyclette ou à pied, pour se fondre en elle et vivre lyriquement.

*Vers une identité ouverte*¹⁰⁴ : un nom qui pense ...

Exilé, sans appartenance et sans patrie, transformé au plus profond de lui-même, Claude Strauss décide de prendre une nouvelle identité, celle qui est et sera reliée à jamais à la réaction, la résistance et la vie en œuvre. Cette identité demeure ouverte, s'inscrivant dans le sens inverse de ce qui définit habituellement l'identité à savoir la permanence de soi. En effet, en adoptant le nom pris dans le cadre de la résistance et issu de l'hébreu biblique, (« Hay Ani » signifiant « j'ai la vie »), l'auteur revendique le devenir cher au peuple juif, car l'être dans la vie est en perpétuelle évolution. « Hay Ani » est à entendre comme un cri de naissance et un nom qui pense. Ainsi, Claude Vigée peut-il écrire dans *Délivrance du souffle* : « Etre juif/ou poète/c'est tout un. »¹⁰⁵

Lorsqu'en 1949, il demande l'inscription du nom « Vigée » sur l'état civil, il renie moins le nom du père qu'il ne renaît pour faire passer la vie aux générations futures comme l'olivier brûlé qui repousse sur les monts de la Judée. Changer de nom en le francisant à partir de l'hébreu, c'est revendiquer une judéité au travers un patronyme masqué. Le nom est crypté pour jouer un tour au nazisme et à la mort. Claude Vigée rejoint alors un certain nombre de ses compatriotes qui ont désiré changer de nom. « En douze ans, de 1945 à 1957, 2150 décrets ont été accordés à des juifs, six fois plus que durant la période antérieure de 1809 à 1939 »¹⁰⁶ « avec une pointe de 64% en 1950 ». Ce

98 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 2, *op. cit.*, p. 54.

99 *Ibid.*, p. 177.

100 *Ibid.*, p. 44.

101 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, tome 1, *op. cit.*, p.183.

102 Claude Vigée, *Journal de l'été indien*, *op. cit.*, p. 28.

103 *Ibid.*, pp. 47 et 48

104 Lya Tourn, *Chemin de l'exil, vers une identité ouverte*, *op. cit.*

105 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, *op.cit.*, p. 479.

106 Pierre Bourdariat, « Et chacun entendit dans sa langue... », *Quelle identité dans l'exil?* Sous la direction de Fafia Djardem. Paris :

nouveau nom est rassembleur, juif en filigrane et coquille signifiante pour la vie. Il porte une symbolique. Il ordonne, humanise, unifie une relation à soi et au monde. Comme Jacob, figure tutélaire, il offre une filiation tournée vers l'avenir, reliée à l'Origine et à l'espoir. L'auteur a inscrit son aspiration à la liberté jusque dans son identité à la fois renouvelée et originelle, puisque biblique et issue de hébreu. A l'exil, répondent l'écriture et le sens, la spiritualité dans une âme et un corps. Le nom est devenu un nom peau, une véritable enveloppe identitaire, un rempart protecteur qui cicatrise les ruptures. Il prendra tout son sens dans l'heureux exil judéen.

Et pour ne pas finir...

L'œuvre de Claude Vigée devient une source de pensée vivifiante pour le lecteur moderne qui côtoie le néant de la société marchandisée où finalement chacun est peut-être devenu un juif persécuté à petite dose. Avec elle nous pouvons faire retour au « lieu nu » et réinventer la vie. Notre lecture imagine déjà sa suite. Notre approche n'était qu'une ébauche de ce que nous annoncions dans notre introduction à une œuvre-vie destinée à penser l'humanité dans une réalisation du vouloir-vivre et rattachée au désir ainsi que l'auteur a pu lui-même le découvrir au fil de son introspection.

